

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [90] (2002)
Heft: 1468

Artikel: Capitaliser les "dysfonctions sexuelles" : main basse sur la sexualité des femmes
Autor: Macherel, Cathy
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-282465>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

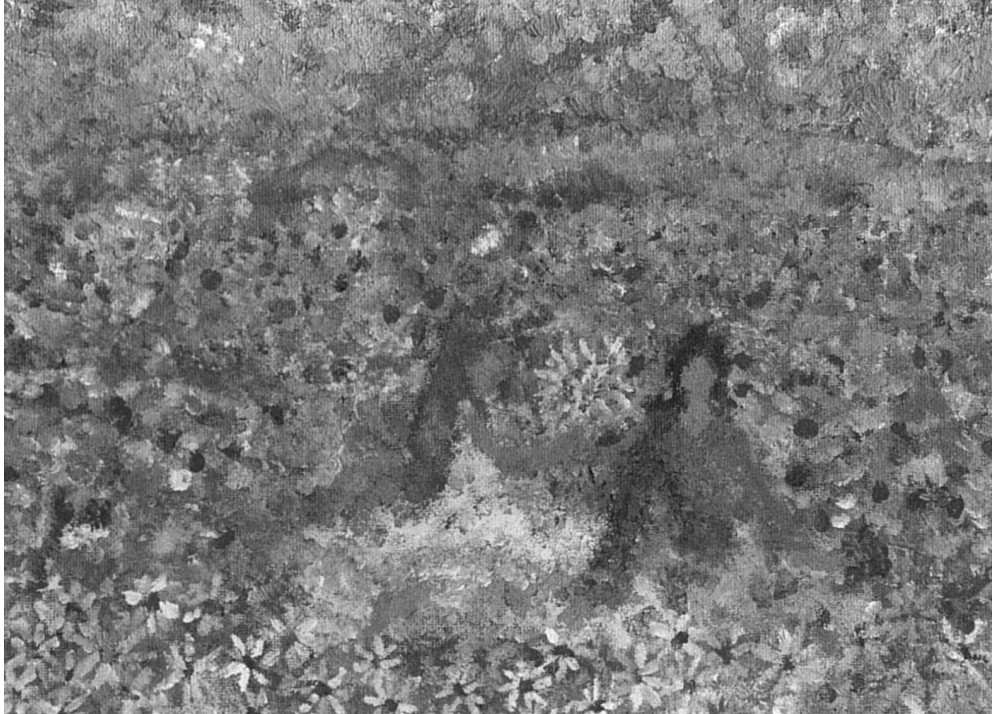
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



LA

Capitaliser les «dysfonctions sexuelles»

Main basse sur la sexualité des femmes

Aspirateurs à clitoris, crèmes à effet vasodilatateur, patchs à base de testostérone... Après le succès du Viagra, des urologues très entrepreneurs et l'industrie pharmaceutique s'attaquent à un nouveau marché, tout aussi prometteur : celui de la «dysfonction sexuelle féminine». Aux Etats-Unis, des psychiatres dénoncent cette approche «mercantile et surmédicalisée».¹

CATHY MACHEREL

Sur son site Internet, Urometrics, une firme basée dans le Minnesota, promeut l'«Eros Therapy», la thérapie de l'amour. Pour pouvoir en bénéficier, il s'agit d'acheter au prix de 359 dollars une sorte de mini-aspirateur... Correctement placé sur le clitoris, chapeautant ainsi les parties intimes, Eros CTD (clitoral therapy device), c'est le nom de l'engin, exercerait un «doux suçon», afin de stimuler le flux sanguin, puis bien d'autres choses encore jusqu'à totale satisfaction, à en croire les explications détaillées d'Urometrics. Bientôt supplanté Eros CTD ? En tout cas, il compte déjà des petits frères concurrents, comme l'Eroscillator, trouvé sur un autre site. Celui-ci ressemblerait plutôt à une lampe de poche : sa fonction est identique, mais il a l'avantage de se vendre sans ordonnance et trois fois et demi moins cher qu'Eros CTD, vante son fabricant dans une publicité comparative.

S'ils se commandaient sur d'ordinaires

sites de sexe, ces instruments n'auraient sans doute rien de révolutionnaire (sinon leur prix exorbitant pour de simples - et mauvais, à en croire celles qui ont testé - dildos perfectionnés !). Mais ils sont commercialisés par des firmes médicales à première vue tout ce qu'il y a de plus sérieuses. Ils bénéficient de l'appui d'éminents urologues et la méthode est même approuvée par la Federal Drug Administration, l'organisme de surveillance des médicaments. Ces instruments se veulent donc une réelle réponse thérapeutique à l'ensemble des «dysfonctionnements sexuels féminins» (abrégié en anglais FSD pour «Female Sexual Dysfunction»), une terminologie de plus en plus utilisée par le monde médical pour qualifier pêle-mêle «le manque de désir, l'absence d'excitation, la difficulté d'avoir des orgasmes et une sexualité douloureuse».

Les gadgets électriques ne sont pas les seuls à se positionner sur ce qui s'apprête à devenir le lucratif marché des troubles sexuels féminins. Nombre d'entreprises pharmaceutiques, petites et grandes, travaillent à l'élaboration de pilules destinées à soigner ces «dysfonctionnements». Rien qu'aux Etats-Unis, des dizaines de laboratoires concentrent leurs recherches sur le seul segment du FSD. Un marché motivé sans doute par de très louables intentions, mais aussi de formidables enjeux économiques.

Dans le sillage du Viagra

En douterait-on qu'il suffit de se remémorer la manière dont le Viagra est passé d'un simple médicament contre les troubles érectiles à la pilule de tous les fantasmes. Bien sûr, Pfizer, qui commercialise le Viagra, a toujours officiellement mis en garde les utilisateurs de la réelle fonction de son médicament. Mais il en a été tout autrement de son langage publicitaire. Jamais la petite pilule bleue n'aurait atteint une telle extase (deux ans après sa mise sur le marché, les ventes pesaient en 2000 1,3 milliard de dollars !) sans un marketing soutenu et volontairement ambigu de la firme. Il s'agissait bien de faire de ce médicament la pilule miracle de la sexualité masculine.

L'effet Viagra se fera-t-il aussi sentir pour les futurs produits miracle de la sexualité féminine ? On peine à en douter. Pfizer, justement, travaille d'arrache-pied à l'élaboration d'un pendant féminin au Viagra. Ce n'est pas pour demain, mais pour l'heure les effets du médicament destiné aux hommes sont testés sur des femmes. Aux Etats-Unis, certains uro-

logues n'attendent même pas la future pilule : ils n'hésitent pas à prescrire des crèmes à base des substances qui constituent le principe actif du Viagra, selon des témoignages rapportés par la presse états-unienne². Anecdote révélatrice, Pfizer, comme pour préparer le terrain à une future pastille – sans doute rose ? –, a développé un site Internet spécialement consacré à la sexualité féminine. Aux Etats-Unis, la firme finance aussi depuis quatre ans une grande conférence internationale portant sur le seul thème des « dysfonctionnements sexuels féminins ». Elle réunit d'éminents urologues qui viennent y présenter leurs dernières recherches.

D'autres grandes firmes sont bien sûr dans la course. Procter & Gamble, fabricant de lessive et certes, de bien d'autres choses, n'est pas en reste. Il travaille lui aussi dur pour améliorer le plaisir des femmes et s'est associé pour cela aux laboratoires Waston. Pour remédier à l'absence de désir, considéré comme le problème numéro un des troubles sexuels féminins, ses chimistes s'intéressent de près à la testostérone. Cette hormone de la virilité (responsable de la pilosité, de la masse musculaire, de l'agressivité) jouerait aussi un rôle important dans la santé physique et psychologique des femmes. Des tests d'administration de testostérone auraient déjà démontré des résultats intéressants auprès de femmes frigides et ménopausées âgées de 31 à 56 ans. D'ici deux ans, Procter & Gamble espère lancer un patch à la testostérone sur le marché états-unien. Une véritable course de vitesse sur ce marché, tant d'autres grandes compagnies s'y intéressent. Novogyne, par exemple. Cette joint-venture entre Novartis et Noven travaille elle aussi à la mise au point d'un patch à base de plusieurs hormones combinées.

Marketing et santé

Toute une gamme de produits – des crèmes à effet vasodilatateur aux médicaments les plus pointus – semble ainsi se constituer pour répondre aux problèmes sexuels féminins. Tant mieux si le monde médical et l'industrie pharmaceutique se préoccupent enfin de ce qui n'a jamais été une priorité pour la science, ironisent les féministes, sans remettre toutefois en cause l'utilité de ces recherches pour certaines femmes. Mais le problème, c'est que cette nouvelle obsession pour les troubles sexuels féminins biaise sérieusement la réalité. Il ne s'agit plus seulement de trouver des remèdes à des problèmes précis ; on a fait du FSD un concept qui, se

nourrissant de recherches médicales motivées par le marché et d'un marketing intensif, a fini par faire croire que la sexualité féminine, en général, n'est pas au mieux. Des études sont même menées pour évaluer l'ampleur du phénomène. L'une d'elles, états-unienne, stipule que les femmes sont plus nombreuses que les hommes à souffrir de troubles sexuels : 43% contre 31%. Rien qu'aux Etats-Unis, cela représenterait 40 millions de femmes. Bien que ces chiffres soient vivement contestés, les entreprises pharmaceutiques ne manquent jamais de les citer dans leur marketing.

Des psys donnent l'alerte

Aux Etats-Unis, des psychiatres commencent à réagir avec véhémence contre l'exagération et la « marchandisation » des troubles sexuels féminins, et surtout contre les solutions surmédicalisées qu'on veut leur apporter. Cette approche purement physiologique des problèmes sexuels fait notamment bondir Leonore Tiefer, professeure de psychiatrie à l'Université de New York. Avec d'autres psychiatres, elle a créé une association, « FSD-Alert »³ qui, avec les moyens du bord, tente de s'élever contre cette tendance. Contactée par la revue suisse 360°, elle explique : « Ce qu'on oublie, ou veut faire oublier, c'est que la majorité des troubles sexuels sont d'abord dus à des problèmes relationnels dans le couple ou à de simples problèmes de tactique dans les relations sexuelles. La frustration vient aussi très souvent de blocages psychologiques, comme la gêne ou l'anxiété. De plus, les problèmes sexuels n'ont pas partout la même origine : dans certains pays, ils proviennent d'un déficit d'éducation sexuelle. Or, l'industrie pharmaceutique n'est pas du tout intéressée à améliorer les connaissances en matière de sexualité, ni la qualité de la relation au sein du couple ; ce qui l'intéresse, c'est de promouvoir des pilules chères, à peine testées et dont l'efficacité n'est pas prouvée. « Une approche unilatérale, simpliste, voire même dangereuse, aux yeux de FSD-Alert. Car la médiatisation de ces produits, le marketing dont les emballent les compagnies pharmaceutiques, vont à l'encontre du bon sens et de l'éthique médicale : « Ces médicaments sont chers et produisent souvent des effets indésirables ; ils ne devraient être utilisés qu'en cas de réel besoin. En cas de manque de désir ou d'orgasme peu fréquent, il y a bien d'autres interventions thérapeutiques possibles. »

C'est en outre toute l'idéologie sous-jacente à la surmédicalisation qui révolte les psychiatres féministes. Car il s'agit bien d'ériger ici la sexualité au rang de modèle de réussite, un modèle conditionné par la performance : « Il y a beaucoup de femmes qui sont parfaitement heureuses sans sexe, ou qui pratiquent le sexe sans orgasme sans pour autant le ressentir négativement », dit encore Leonore Tiefer. Cette dictature de la performance va d'ailleurs bien au-delà du seul domaine de la sexualité. Les pilules à tout faire, à soulager, à embellir, à repousser l'inéluctable – le déclin sexuel, le vieillissement – ne sont-elles pas autre chose que les stimulants de normes comportementales tout ce qu'il y a de plus aliénantes ? Les produits pour une sexualité performante, tels qu'ils sont promus, sont très certainement à ranger dans le même placard. »

¹ Cet article a été repris de la revue 360°.

² « The Science of O », New York Magazine (nymag.com).

³ fsd-alert.org